

Le Monde

DES LIVRES

VENDREDI 9 SEPTEMBRE 2005

LITTÉRATURES

Nina Bouraoui ;
Olivier Adam ;
Yasmina Reza ;
Véronique Ovaldé ;
Alain Gerber ;
Gerard Reve ;
Gila Lustiger ;
Arto Paasilinna ;
Robert McLiam
Wilson
Pages III à VII

ESSAIS

« Le Livre noir
de la psychanalyse » ;
Nicole Loraux ;
« Qui sont
les colons ? »
Pages IX à XI

RENCONTRE

AVRAHAM YEHOSHUA

L'écrivain israélien publie simultanément un roman, « Le Responsable des ressources humaines », et un essai, « Israël : un examen moral »
Page XII



La mesure noire du temps

Shanghai, Pékin, l'île d'Elbe. Jean-Philippe Toussaint se joue de l'espace, resserre le temps, croise les hasards et les sentiments. Il démontre surtout, à nouveau, son art de rendre le monde à sa densité, à ses mystères, à sa contingence

■ Patrick Kéchichian



duire le trouble ; il sait faire régner une fatale anarchie dans l'esprit de son narrateur – mais une anarchie qui, bizarrement, ne contredit pas l'esprit d'ordre et de géométrie.

Shanghai, Pékin, l'île d'Elbe. Trois parties, trois lieux. Quatre personnages : le narrateur, Marie sa compagne, créatrice de mode pour la maison « Allons-y Allons-o », Zhang Xiangzhi, guide chinois et « relation d'affaires de Marie », et Li Qi, accorte représentante de cette virtualité érotique que l'on croise, si l'on en croit Toussaint, lors des voyages. Mais d'emblée tout cloche, flanche, menace. Sans réponse, les questions restent suspendues au-dessus du vide. Première phrase du livre : « Serait-ce fini avec Marie ? »

Le temps du récit est bref, trois jours si l'on a bien compté, fuseaux horaires inclus. « Je n'avais pas dormi depuis quarante-huit heures, ou plutôt j'avais somnolé en permanence pendant cette interminable durée brumeuse de voyage ininterrompu, où, dans des heures égales, les jours ne se différenciaient pas des nuits... »

L'essentiel de la première partie se passe de nuit, dans un train qui mène de Shanghai à Pékin, où le narrateur, Zhang Xiangzhi et Li Qi vont voir une vague exposition d'art contemporain. Il fait chaud dans les couchettes. Tout le roman poisse d'ailleurs de chaleur ; la sueur colle les vêtements, fixe la poussière. Tandis que l'Européen et la Chinoise font plus intimement connaissance dans les toilettes du train, le téléphone portable – celui que lui a remis son guide dès son arrivée – vient déranger de sa sonnerie les ébats inconfortables du couple. C'est Marie. Son père vient de mourir.

Dans la deuxième partie, on arrive en gare de Pékin, le matin. Mais rien ne va plus, et les événements, violents, inquiétants, incompréhensibles vont s'accélérer. Le narrateur n'arrive pas à suivre, à coller à cette accélération, il est submergé, son trouble grandit. « Depuis cette nuit, depuis le coup de téléphone de Marie dans le train, je percevais le monde comme si j'étais en décalage horaire permanent, avec une légère distorsion dans l'ordre du réel, un écart, une entorse, une minuscule inadéquation entre le monde pourtant familier qu'on a sous les yeux et la façon lointaine, vaporeuse et distancée, dont on le perçoit. »

De Pékin, après une escale à Paris, notre homme arrive sur l'île d'Elbe, juste pour l'enterrement du père de Marie. « La Méditerranée était calme comme un lac. (...) J'avais le sentiment d'être hors du temps, j'étais dans le silence – un silence dont je n'avais plus idée. » Mais il n'assiste pas aux obsèques, ou plutôt il choisit de disparaître de la vue de Marie. A la vacance du narrateur répond alors l'angoisse de la jeune femme. Les deux attachés (ou séparés) par une brutale ambivalence amoureuse et sexuelle, « comme si nous ne pouvions désormais plus nous approcher, et nous

aimer, que dans le hêrissement et la brusquerie ». Et toujours ce temps impalpable, accablant, lourd de chaleur et de menace... « Je sentais le temps passer avec une acuité particulière depuis le début de ce voyage, les heures égales, semblables les unes aux autres, qui s'écoulaient dans le ronronnement continu des moteurs, le temps ample et fluide qui m'emportait malgré mon immobilité, et dont la mort – et ses violentes griffures – était la mesure noire. »

Des détails incongrus ou obscènes surgissent, participant à la parfaite économie du récit. Le fortuit prend la valeur d'une nécessité.

La fin du roman – mais pas seulement la fin – est tout simplement admirable, lumineuse, surprenante. On ne sait rien, le trouble n'est pas levé, et pourtant la réalité est comme étendue, enrichie, libérée. Que demander de mieux, de plus, à la littérature ?

(1) Ed. de Minuit (« Le Monde des livres » du 30 août 2002).
(2) Autoportrait (à l'étranger) (éd. de Minuit).
(3) Repris en poche dans la collection « Double », avec un court texte inédit de l'écrivain relatant sa rencontre avec Jérôme Lindon (140 p., 5,30 €).

FUIR
de Jean-Philippe Toussaint.
Ed. de Minuit, 186 p., 19 €.
En librairie le 16 septembre.

A une littérature saturée de messages et d'idées, toute pleine d'avis péremptoirs sur le monde, sur le présent et sur le devenir de nos sociétés, il est loisible de préférer des approches plus dépourvues et libres de la réalité. Ce n'est pas à une évasion tapageuse que l'on est alors convié. Le monde n'est pas refait à la convenance du romancier, embelli, « poétisé », ou repeint plus noir qu'il n'est. Il est simplement là, dans sa densité impénétrable, rendu à ses mystères, à ses hasards, en même temps qu'à son prosaïsme et à sa contingence. L'imagination n'est pas un prétexte pour s'éloigner de cette alchimie qui est notre condition même, mais pour trouver l'un des chemins qui y ramènent.

Jean-Philippe Toussaint, avec *Faire l'amour* (1), avait démontré, d'une manière éclatante, magnifique, son art de restituer une telle densité, de faire se croiser les êtres et les circonstances, les lieux et les sentiments. Tout cela avec une gravité et une hauteur qui marquaient un vrai enrichissement de sa manière initiale. *Fuir* se situe exactement au même niveau. Les deux livres forment une sorte de diptyque asiatique. Le Japon en vedette du premier, la Chine comme partenaire principal du second. L'hiver

là, ici lété – ce qui laisse donc aux lecteurs l'heureuse perspective de deux autres volets. Comme le Japon, mais différemment, la Chine offre au romancier l'avantage d'un cadre parfaitement étranger, exotique, et la possibilité d'isoler son héros dans une bulle invisible, de le confronter à des codes, à une langue et des usages illisibles. Et donc à une multitude de malentendus. Il

Le monde n'est pas refait à la convenance du romancier, embelli, ou repeint plus noir qu'il n'est. Il est simplement là

Il est simplement là y a cinq ans, Toussaint, explorant les agréments du dépaysement, soulignait : « ... je sais qu'aux voyages s'associe toujours la possibilité de la mort – ou du sexe » (2). Les charmes éventuels et surtout les angoisses d'une telle association constituent la matière des deux romans.

Faire l'amour, Fuir... Dans les deux cas, un titre infinitif tente désespérément d'objectiver ce qui ne saurait l'être, tant le désir et l'inquiétude sont présents, tant ils agis-

sent et perturbent. On dirait des impératifs empêchés, ou figés dans une même sidération, des lignes de conduite que l'on est impuissant à maintenir droites. Tous les éléments et détails des deux romans, même ceux qui semblent surgir de nulle part, sont à leur place. Car l'art de Toussaint est d'une précision impeccable, géométrique – son premier roman, en 1985, *La Salle de bain* (3), s'ouvrait sur la définition pythagoricienne du carré de l'hypoténuse – alors même que tout échappe à notre prise, et même à notre entendement, fuyant comme du sable entre les doigts.

Résumer *Fuir*, ce court, dense et cependant aérien roman, reviendrait pratiquement à en récrire chaque page. Car tous les détails et les épisodes s'enchaînent, s'embourent, non du tout pour former un séduisant ensemble, le dessin harmonieux d'un fragment d'existence, mais pour mettre en lumière un très étrange et hétéroclite appareillage, une sorte d'entrechoquement des choses et des circonstances. Mais, justement, toute existence, dès lors qu'elle est déplacée, comme déboîtée de son axe, rendue, par telle circonstance, étrangère à elle-même, ne présente-t-elle pas cette apparence ? C'est la face sombre, angoissante, peut-être mortelle, de l'exotisme qui est ici visitée. Toussaint excelle à intro-

APARTÉ

Science de femmes

CHANGEONS de terrain. Pour mettre au jour un lieu commun aussi enfoui dans l'opinion que la fameuse inaptitude des femmes aux travaux scientifiques, ne fouillons pas du côté de l'inné et de l'acquis, ne piochons pas dans les statistiques. Penchons-nous plutôt sur le puits des sciences tel qu'il a été creusé, presque exclusivement par des hommes. Tâchons de discerner, dans l'ombre, les rares ouvrières qui y ont été tolérées.

Ou, plus simple : examinons ce que Nicolas Witkowski en a remonté. Au cours de ses précédentes expéditions dans les galeries les moins fréquentées de l'histoire des connaissances – notamment pour son *Histoire sentimentale des sciences* (Seuil, 2003) –, cet amateur de recoins a forcément croisé ces marginalisées et ces originales. Il en a extrait les masses d'annecdotes, les bribes de portraits, les histoires parfois drôles et les fins souvent tragiques qui composent *Trop belle pour le Nobel* (1). Et de ce bric-à-brac émerge bien mieux qu'un plaidoyer, plus fort qu'une démonstration paternaliste : en filigrane apparaît tout ce que la science a perdu en niant sa « moitié féminine ».

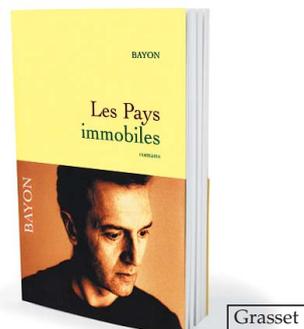
Jérôme Fenoglio
Lire la suite page XII

(1) Seuil, 272 p., 19 €.

« Un livre écrit, virtuose. Un livre composé, avec des harmoniques, des résonances, non pas un roman mais des "romans". »

Un livre comme un trou noir qui aurait absorbé tous les autres.»

Sylvain Bourmeau, *Les Inrockuptibles*



Grasset